

1125
M. l'Abbé ÉVRARD.



ALLOCUTION

PRONONCÉE LE 5 AOUT 1873

A LA DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX

DU

COLLÈGE DE LESNEVEN,

Par M. l'Abbé A. BERGOT,

Chanoine honoraire,

Supérieur du grand Séminaire de Quimper.



*On n'a tiré qu'à un nombre très-restreint d'exemplaires cette petite allocution, où il ne faut chercher autre chose qu'un cri du cœur, qu'un élan de pieuse et reconnaissante tendresse. Elle sera adressée aux personnes que nous savons particulièrement fidèles à la mémoire vénérée et chérie du bon Monsieur **ÉVRARD**. Bien d'autres nous sont inconnues, et qui, objets de ses affections ou tributaires de ses bienfaits, auraient un droit égal, sinon supérieur, à l'envoi de ces quelques pages. Que si par hasard, grâce à de charitables communications, elles lisent cette expression spontanée et sincère de nos sentiments, qu'elles veuillent bien se joindre à nous pour accomplir envers **M. ÉVRARD** le grand devoir de l'amitié chrétienne. La prière pour nos chers défunts est la véritable preuve d'attachement que nous puissions encore ici-bas leur donner, en même temps que, suprême consolatrice dans les douleurs de la séparation, elle entretient en nos âmes l'invincible espoir d'être un jour réunis à eux au sein de la divine Charité.*

A. B.

8 Septembre 1873, Fête de la Nativité de la B. V. MARIE.



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2018

MESSIEURS ET CHERS ÉLÈVES,

Ne vous effrayez pas outre mesure, en me voyant disposé à prendre la parole après le beau discours que vous venez d'entendre (1). A défaut d'autre mérite, je vous promets de viser à une extrême brièveté dans ce que je me propose de vous dire. Je respecte trop la légitime impatience de vos cœurs, pour retarder à plaisir la glorieuse proclamation de vos noms, ô heureux triomphateurs de cette journée, et l'ouverture de vos bonnes et tant

(1) Discours de M. l'abbé ROULL, Principal du Collège de Lesneven.

désirées vacances.... Toutefois, vous en conviendrez, Messieurs, appelé à présider votre solennelle distribution des Prix, je ne saurais complètement échapper au devoir que m'impose un honneur si grand et si imprévu. Je ne me fais certes aucune illusion ; je n'ai rien qui me donnât le droit de prétendre à une présidence, dont tant de vénérés Confrères qui m'entourent seraient plus dignes que moi. Si la pensée est venue de me déferer cet honneur, c'est que sans doute on a voulu simplement me fournir l'occasion de publier à tous les liens particuliers de reconnaissance, de vif et cordial intérêt qui me rattache^{nt} au cher Collège de ma ville natale. Je remercie votre bon et digne Principal de cet hommage si délicatement rendu à des sentiments qui sont bien réellement au fond de mon âme et que je me ferai gloire de conserver toute la vie.

Ces explications données, vous trouverez tout naturel, mes chers amis, que ma parole en ce jour ne soit qu'un simple épanchement de mon cœur dans le vôtre. Il me semble qu'en venant prendre place au milieu de vous, je suis comme un membre de la famille qui, après une absence plus ou moins prolongée, revient avec bonheur s'asseoir au foyer domestique. Permettez-moi donc l'abandon confiant qui va si bien aux communications de l'intimité.

Que de souvenirs s'éveillent en moi, Messieurs, à l'aspect de ces murs qui ont abrité ma jeunesse ! Mais il en est un surtout qui, à cette heure, domine tous les autres, et que vous me pardonnerez d'évoquer devant vous, bien qu'il puisse jeter une teinte de tristesse sur cette fête de sa nature si douce et si gracieuse. Hélas ! comment l'oublier, la place que j'occupe près de vous en ce moment, elle était occupée, il y a deux ans à peine, à pareille solennité, par le bon et à jamais regretté Monsieur ÉVRARD. Lui qui n'avait point coutume de porter le poids de la parole publique, il accepta avec empressement l'invitation qui lui fut faite de parler aux Élèves du Collège de Lesneven. Vous souvenez-vous par quels battements de mains, par quelles joyeuses acclamations vous répondiez alors aux accents émus de sa voix, quand, s'inspirant d'un passé toujours vivant en son âme, il déroulait à grands traits devant vos regards le tableau historique de votre Collège ; — ou bien encore quand, avec cette bonne grâce et cette bienveillance charmante qui étaient dans les habitudes de son esprit et de son caractère, il se plaisait à exalter les mérites de maîtres habiles et zélés, et surtout des chefs intelligents et hardis, qui, dévoués à l'œuvre de l'éducation chrétienne, n'ont pas craint successivement de prendre la lourde

responsabilité de cet Établissement. Comme, en ce jour-là, il paraissait rajeuni et tout radieux ! Comme il se sentait à l'aise au milieu de vous, et dans ces lieux où tout lui rappelait le doux et consolant ministère qu'il y avait exercé autrefois ! Comme vous sentiez vibrer dans chacune de ses paroles son tendre et persistant amour de l'enfance et de la jeunesse ! Vous ne vous trompiez pas, Messieurs. Depuis l'époque où, dans ce Collège, il consacra aux enfants et aux jeunes gens les prémices de son sacerdoce, il garda toujours pour eux une place de prédilection dans son cœur, d'ailleurs si large, si ouvert, si affectueusement généreux. Que de preuves aussi irrécusables que touchantes il a données, dans tout le cours de sa vie, de ce sentiment d'ineffable et pieuse tendresse, qui l'inclinait irrésistiblement vers ces enfants que le Sauveur Jésus aimait à bénir !... Vous dirai-je, en témoignage, sous quels traits il m'est apparu la dernière fois qu'il m'a été donné de converser avec lui. C'était le jour même où il fut atteint de cette maladie cruelle, qui l'a si promptement enlevé à notre respectueuse et reconnaissante affection ; mais à l'heure de la journée où je le vis, rien ne pouvait encore faire pressentir la gravité de son état. Jamais, au contraire, je ne l'avais surpris dans une plus douce gaieté, avec une

expression mieux marquée d'intime et vrai contentement (1). Dans notre causerie qui se prolongea plus longtemps qu'à l'ordinaire, tout un passé lointain prit corps et ressuscita à nos yeux. En cet échange mutuel de souvenirs communs et chers, que de récits piquants sur des faits, dont on eut dû croire la mémoire perdue ! Que de citations de ces nombreuses poésies, où il chantait les mille petits incidents de l'humble et modeste existence de l'écolier ! Que de noms de mes anciens condisciples se pressèrent sur nos lèvres, avec accompagnement de sa part de charmantes anecdotes ! Tous ses élèves d'alors furent passés en revue. Il n'en avait oublié aucun, et, pour les peindre, il rencontrait tour-à-tour le mot pittoresque ou attendri. Il aurait fallu le voir en ce moment avec son bon et franc rire, avec sa joie que j'appellerais volontiers une naïve joie d'enfant. Le temps et l'espace avaient disparu ; il était véritablement ici, au Collège de Lesneven ; il vivait encore avec ce cher petit monde qu'il avait tant aimé et dont il a été si tendrement chéri.... C'était lui ! C'était bien le bon et aimable maître de

(1) A la Maison de la Miséricorde, de Kernizit, où, malgré ses autres graves occupations, M. EVRARD remplissait avec zèle les fonctions d'Aumônier, on célébrait ce jour-là la cinquantième de religion de la Révérende Mère Supérieure. Il avait tenu à donner à la fête le plus d'éclat possible, et il avait même composé pour la circonstance des couplets qui furent chantés par les enfants.

1834 et 1835 que je contemplais délicieusement devant moi !... — J'emportai de cette visite les meilleures et les plus suaves impressions. Hélas ! je ne devais plus le revoir que luttant contre un mal inexorable, mais, grâce à Dieu, humble, patient, résigné à la volonté d'En-Haut. — Cher et vénéré M. ÉVRARD ! Qui l'a connu une fois et ne l'a pas aimé toujours ! Partout où il a porté ses pas, il s'est concilié l'estime et l'affection de tous ceux avec lesquels il s'est trouvé en relations. Il a possédé le cœur et la confiance de trois Évêques qui l'ont honoré des fonctions les plus hautes et les plus importantes du diocèse. Si j'avais à vous le montrer tout entier, que de choses n'aurais-je pas à vous dire de sa piété envers Dieu, de sa charité pour les pauvres, de son culte filial si touchant et si pur, des soins affectueux dont il entoura son vieux père mort entre ses bras, et sa respectable mère condamnée tristement à lui survivre. Mais, MM. le temps me presse, et je ne puis que vous signaler quelques unes des qualités qui distinguaient sa riche et bonne nature, et l'emploi heureux qu'il a su faire des précieuses facultés dont l'avait doté le Créateur. Ceux qui l'ont intimement connu ont admiré souvent l'agréable enjouement de son caractère, son goût et ses talents littéraires, la rapidité de sa conception,

la finesse et la pénétration de son esprit, son génie d'observation, sa perspicacité merveilleuse à saisir du premier coup les points importants des questions administratives soumises à son jugement : son art et son habileté pour dénouer les nœuds des affaires les plus épineuses et les plus embrouillées ; son application, sa régularité constante à s'acquitter fidèlement des devoirs de sa charge ; enfin, son activité continue qui, pour n'être pas bruyante, n'en était pas moins féconde en résultats sérieux et durables. Il avait ces mérites et ces aptitudes, ces dons variés, à demi-voilés peut-être aux yeux de plusieurs par sa modestie et son habituelle réserve. Que d'autres les mettent dans tout leur jour. Pour moi, Messieurs, ce que je tiens à faire ressortir en lui, c'est une rare bonté d'âme. C'est par là qu'il doit vivre éternellement dans notre pieux et reconnaissant souvenir. Cette bonté qui ne s'est jamais démentie à travers les diverses situations de son existence, avait imprimé à sa physionomie le cachet d'une affectueuse simplicité. L'élévation aux plus hauts emplois n'avait pu enfler son cœur. Parvenu à ces sommets où le portèrent le choix des Évêques et les vœux du Clergé, il ne laissa jamais voir à personne le moindre signe d'orgueil ou de dédain. Nulle ombre de cette dureté, de cette insensibilité

aux maux d'autrui sous couleur de justice, de cette transformation égoïste qui s'opère trop souvent à leur insu dans ceux qui ont franchi les degrés des honneurs et de la puissance. Jusqu'au dernier jour, il demeura le même, c'est-à-dire, bon, cordial, affable, sensible à toute marque sincère d'affection, de quelque part qu'elle lui vînt; d'une aimable et franche simplicité, d'un abord facile au plus humble et au plus petit, tel, en un mot, qu'il était, lorsqu'il nous arriva ici du Séminaire, il y a quarante ans, pour guider nos premiers pas dans le chemin de la science et de la vertu.

Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, Messieurs, de vous avoir retenus quelque temps devant la douce figure de ce prêtre vénérable qui, dans le Collège même où la Providence vous a placés, fut un des premiers à y exercer la noble charge de l'éducation, et qui pour chacun de ses élèves resta jusqu'à la fin un père et un véritable ami. Vous avoir, quoique d'une main malhabile, esquissé son portrait, est-ce donc avoir méconnu le caractère et la pensée inspiratrice de la belle fête qui nous rassemble? Je ne le crois pas, Messieurs, s'il est vrai qu'un Collège doit être une famille qui garde ses traditions avec un soin fidèle et jaloux. Vous avoir révélé quels sentiments de tendresse dévouée porta

à la jeunesse celui que nous regrettons, n'est-ce pas vous faire songer comme malgré vous à ses dignes successeurs, à ces bons maîtres qui marchent dans le sillon qu'il leur a ouvert et qui, maintenant à son exemple, vous prodiguent les trésors d'un zèle patient et infatigable? N'est-ce pas surtout reporter vos regards et votre pensée reconnaissante vers le digne Chef de l'Établissement, vers celui qui, dans les circonstances les plus douloureuses et les plus difficiles, n'a écouté que le sentiment intime de sa vocation, et a puisé dans son religieux amour pour l'enfance le courage de se vouer tout entier à la plus belle des œuvres; et cela, malgré les périls dont elle était environnée et malgré les conseils d'une timide et humaine prudence. Ce jour-là, il a prouvé qu'il est du nombre des *vrais éducateurs* de l'enfance et de la jeunesse. Je n'ai ni autorité ni qualité pour le louer devant vous. Pour tout éloge, (et puisse-t-il ici deviner mon intention!) Je dirai que nul ne me paraît plus capable que lui de saisir toute l'étendue et toute la portée des belles paroles que le P. Captier, une des plus grandes et des plus saintes victimes de la Commune, prononçait quelques années avant sa mort glorieuse : « Le prêtre, » disait-il, le prêtre qui s'essaie à sa mission d'enseigner se tourne naturellement vers les enfants,

» vers ces chers petits envoyés du bon Dieu, vers
 » les aimables petits auditeurs dont les Anges voient
 » la face de Dieu dans le ciel. L'enfance revêtue
 » des dons divins comme d'une parure immaculée
 » est à ses yeux l'espérance du monde, la conso-
 » lation des maux présents, l'objet de la plus tendre
 » complaisance de l'Église. Aussi, *rien ne me touche*
 » *comme de me sentir appelé à passer ma vie entière*
 » *parmi les enfants*, rien ne me paraît beau comme
 » de leur apprendre qu'ils ont au-dessus de la fa-
 » mille, au-dessus de la patrie, une mère surna-
 » turelle, l'Église qui les a enfantés dans la douleur
 » et qui bientôt s'appuiera sur leur amour! »

Ces nobles sentiments ont, j'en suis sûr, un écho fidèle dans le cœur de notre nouveau et cher Principal. Lui aussi, j'en ai la conviction, il s'est dit bien des fois déjà à lui-même : « *Rien ne me touche.... Rien ne me paraît beau comme de me sentir appelé à passer ma vie entière parmi les enfants.* » Cette vie qui pour lui comptera encore de longues années, il s'est juré de la consacrer entièrement ici à l'œuvre sublime entre toutes de l'éducation. Oui, Messieurs, tel est son généreux dessein, et c'est pour cela surtout que je me crois autorisé à lui adresser en ce moment les plus vives et les plus sin-

cères actions de grâces. Je les lui offre de tout cœur en mon nom, au nom de ma chère ville natale, la bonne et ancienne ville de Lesneven, au nom du Conseil municipal qui tiendra toujours à honneur, j'en ai la confiance, d'apporter un loyal concours à une si noble entreprise, au nom de tous les parents et de tous les élèves ici présents, au nom enfin de tous ceux qui rêvent la grandeur du pays, objet en ce temps de tant de craintes, de vœux et d'espérances. Quel est le français en effet, qui de nos jours ne passe continuellement par ces alternatives d'espoir et d'inquiétudes douloureuses? Pour nous, Messieurs, et je termine par ce mot, saluons pour notre bien-aimée patrie l'aurore d'un meilleur avenir. Catholiques et Bretons, recueillons pieusement, pour en faire notre force et notre égide contre toutes défaillances et tous découragements, les grandes paroles que prononçait autrefois sur nous le Pape Innocent III : « *La grandeur de la France est inséparable de l'exaltation du Saint-Siège.* » Et ces autres paroles tombées des lèvres de l'immortel Pie IX. « *La France ne périra pas, Dieu a de grands desseins sur elle!* » Vous l'avez entendu : Non, non, la France ne périra pas. Elle se relèvera bientôt de ses abaissements momentanés, et elle redeviendra plus grande, plus forte, plus florissante que jamais.

Chers élèves, vous nous êtes vous-mêmes un gage et un signe précurseur de la résurrection prochaine de notre impérissable et chère Patrie. Le salut lui viendra par une éducation telle qu'elle se donne dans ce Collège chrétien, c'est-à-dire par une éducation où réside l'alliance intime de la foi et de la science et qui prépare à la vérité et à la justice, des défenseurs éclairés, des champions intrépides, et, s'il le faut, des soldats dévoués jusqu'au sacrifice et jusqu'à la mort.



Les amis de M. EVRARD seront bien aises, croyons-nous, de trouver ici quelques extraits d'articles, par lesquels les journaux du département, les meilleurs et les plus répandus parmi nous, ont aimé à honorer sa douce mémoire.

I.

On lit dans *l'Impartial du Finistère* du 25 Décembre 1872 :

« Né à Châteaulin le 9 Novembre 1814, Monsieur
» EVRARD avait, après de fortes études, reçu la
» prêtrise le 20 Décembre 1834.

» Nommé Régent au Collège de Lesneven, il
» il y exerça avec succès le Professorat jusqu'au
» mois de Janvier 1839, époque de sa nomination
» comme vicaire à Saint-Louis de Brest. Il avait
» puisé à Lesneven un amour tout spécial, un dé-
» vouement tendre et profond pour la jeunesse, qui
» ne se démentit jamais et resta chez lui comme
» un des côtés les plus aimables de l'esprit sacerdotal.
» Nous perdons l'ami de nos enfants ! » disaient à
» Brest les pères de famille, lorsque le 1^{er} Juin
» 1848, l'Abbé EVRARD fut appelé par M^{sr} GRAVERAN
» aux fonctions de Secrétaire de l'Evêché.

» Peut-être est-ce de cette époque que date le
» quatrain suivant que l'on nous communique et qu'il
» composa pour être gravé sur la tombe d'un enfant
» mort peu de temps après son baptême :

Sous cette pierre un enfant dort ;

Il ouvrit un instant les yeux à la lumière ,

Puis vers les cieux prit son essor ,

N'emportant d'ici-bas qu'un baiser de sa mère.

» Les importants services que l'abbé EVRARD rendit
» dans ce nouveau poste lui méritèrent, le 19 Mars

» 1852, la dignité de Chanoine honoraire, et quatre
» ans après, le 1^{er} Février 1856, celle de Chanoine
» titulaire.

» M^{sr} SERGENT ne tarda pas à introduire dans
» son Conseil ce Prêtre aussi sage et habile qu'affable
» et bienveillant. Le 26 Novembre 1859, Monsieur
» EVRARD était nommé Vicaire général honoraire. Le
» titre officiel de Vicaire général lui fut confirmé,
» avec l'agrément du Gouvernement, le 8 Octobre
» 1863, et depuis cette date jusqu'à celle de sa mort,
» le 16 Décembre courant, il n'a pas cessé un seul
» jour de prendre une part très-active et très-im-
» portante à l'Administration diocésaine. Archidiacre
» du Bas-Léon, M. EVRARD était, en outre, Official
» du Diocèse de Quimper, depuis le 10 Novembre
» 1863. »

II.

On lit dans l'*Océan* du 19 décembre 1872 :

« Les funérailles de M. l'Abbé EVRARD, vicaire
» général, ont eu lieu ce matin (17 décembre) avec
» une pompe inaccoutumée. Monseigneur l'Evêque
» de Quimper a présidé lui-même la cérémonie fu-
» nèbre. MM. les Vicaires généraux, les Membres
» du chapitre, un grand nombre d'ecclésiastiques
» venus de tous les points du diocèse, les direc-

» teurs et les élèves du séminaire, toutes les com-
» munautés religieuses de la ville assistaient aux
» obsèques. M. le Préfet, M. le Maire de Quimper
» et toutes les autorités de la ville suivaient le convoi.
» Toutes les classes de la société se confondaient
» d'ailleurs dans ce dernier hommage rendu à cet
» homme de bien dont la mort avait pris les pro-
» portions d'un deuil public ! Nous ne surprendrons
» personne en ajoutant que beaucoup de pauvres
» suivaient le corps de M. EVRARD. Chacun sait, en
» effet, qu'il représentait la charité dans ses formes
» multiples ; aux uns il donnait de sa bourse, à
» tous il donnait l'aumône du cœur, la plus fé-
» conde de toutes, et chez lui cette charité pre-
» nait les proportions d'une mine inépuisable. Il
» était de cette grande école de M^{gr} GRAVERAN, de
» M^{gr} SERGENT qui, de même que notre vénéré Pas-
» teur actuel, l'honoraient de l'estime la plus com-
» plète et de la confiance la plus absolue !

» M. EVRARD était un administrateur habile et il
» a rendu au diocèse les services les plus précieux.
» Il avait la tournure d'esprit, les formes affec-
» tueuses qui attirent la sympathie ; il avait la fi-
» délité dans ses affections et la constance dans le
» dévouement. Il était richement doué dans les qua-
» lités de l'esprit et surtout dans celles du cœur.

» Mais la vertu qu'il possédait au plus haut degré,
» c'était la bonté ; elle semblait innée en lui, il
» semblait en quelque sorte la personnifier.... »

(J. SALAUN.)

III.

Le plus précieux hommage qui ait été rendu à la mémoire de M. EVRARD a jailli du cœur de Monseigneur l'Évêque de Quimper, qui perdait non seulement en lui un collaborateur dévoué, mais encore le plus cher ami de sa jeunesse. Le jour même de la mort de son vicaire général, sa Grandeur a senti le besoin de rappeler à ses prêtres, en le recommandant à leurs prières, les titres nombreux qu'il avait à leur reconnaissance et à leur affectueuse estime. Voici la lettre qu'Elle adressa à ce sujet à tous les Curés et Recteurs du diocèse :

Quimper, le 16 Décembre 1872.

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Dieu vient d'appeler à lui, ce matin, M. l'Abbé EVRARD, notre vicaire général, et nous sentons le besoin, en vous faisant part de notre douleur, de le recommander à vos bonnes prières. Nous avons été heureux, en arrivant au milieu de vous, de

trouver l'ami de notre jeunesse que nous avons toujours connu comme l'homme du devoir. Depuis 1825, nous avons pu apprécier les admirables qualités de l'esprit et du cœur qui le distinguaient. Aussi, lorsque la divine Providence nous imposa la charge de ce vaste diocèse, notre pensée, au milieu des craintes qui alarmaient notre faiblesse, se reposa avec complaisance sur lui.

Il avait joui de la confiance de nos vénérables prédécesseurs.

M^{re} GRAVERAN qui avait guidé ses premiers pas dans l'exercice du saint ministère, l'avait appelé auprès de sa personne et initié aux détails de l'administration, en profitant de toutes les richesses qu'il trouvait dans la franchise de son caractère et dans le dévouement de son cœur. M^{re} SERGENT avait trouvé en lui un collaborateur infatigable qui le secondait admirablement en lui faisant connaître ce qu'il y a de grand et de généreux dans nos populations si sincèrement chrétiennes. Tous, Messieurs et chers coopérateurs, vous entouriez de votre affection celui qui ne vous avait jamais quittés et qui avait toujours partagé vos joies et vos tristesses. Vous aimiez à vous adresser à lui pour obtenir de ses lumières et de son expérience la solution des

difficultés qui se présentent dans la mission que vous avez à remplir. Vous connaissiez sa sagesse, sa prudence, son dévouement aux intérêts de la sainte Eglise et au salut des âmes. Vous étiez sûrs d'être toujours accueillis avec cette bonté du cœur qui rendait ses relations si sûres et si aimables, de trouver auprès de lui les conseils et les encouragements qui adoucissent les peines que le prêtre éprouve dans les temps difficiles que nous traversons.

La divine Providence nous a enlevé, à vous et à moi, celui pour lequel nous pouvions espérer encore des années laborieuses et utiles. Que la sainte volonté de Dieu soit faite !

C'est un devoir pour nous de montrer par nos prières la reconnaissance que nous devons avoir pour les services qu'il nous a rendus. Je vous prie donc de le recommander à vos pieuses populations et d'en faire mémoire au saint autel.

Agréez, Messieurs et très-chers Coopérateurs, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux et dévoués en N. S.

† D. ANSELME,

O. S. B.

Evêque de Quimper et de Léon.